Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 116 (1976)
Heft: 9

Artikel: L'officier et le sacré
Autor: Dénéréaz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-650398

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Officier et le Sacré

La Revue militaire suisse *est heureuse de publier le texte de la conférence que le colonel-divisionnaire E. Dénéréaz a prononcée, le 30 janvier 1971 à Lausanne, lors du rapport annuel de la division mécanisée 1. (Réd.)*

C'était vendredi 16 janvier, un vendredi qui aurait pu être comme tous les autres, mais qui restera dans l'histoire de notre pays comme une date importante. Je cite l'introduction de l'article intitulé « L'armée prend de nouvelles dimensions », paru dans « La Suisse » pour saluer la conférence sur la défense nationale totale de 1969 et les déclarations du professeur Karl Schmid, président de la Commission chargée d'étudier les problèmes stratégiques. Le professeur Schmid a, en effet, ce jour-là marqué avec force que, dans les conditions présentes, l'armée ne peut plus se targuer d'incarner à elle seule la défense nationale. « L'armée », a-t-il souligné, « n'est plus le pivot de notre résistance; elle ne sera dorénavant plus qu'un de ses moyens. Il faudra enlever à l'armée et au soldat leur nimbe mythologique pour ne les juger que sur leur fonction particulière au sein de la défense nationale ». Et le « Bund » de titrer aussitôt « Ohne Hurra- und Heldenpathos ». Les propos du professeur Schmid, que j'ai écoutés avec beaucoup d'attention et d'intérêt, m'ont frappé au point que j'ai décidé d'en faire le sujet de mes réflexions pour ce rapport de division, car ils touchent à l'éthique du commandement et aux fondements de la discipline, aux caractères essentiels de l'action guerrière, ainsi qu'aux grands principes qui la régissent. Quelle est la part du mythe dans ces manifestations en majorité non mesurables? C'est la question que je me suis posée en toute indépendance. Je ne suis plus à l'âge où l'on accepte volontiers et sans examen les idées des autres, surtout lorsque celles-ci semblent suivre, comme par hasard, un courant général oblitérant, sous le couvert de la démythification, tout ce dont une vie passée fut inspirée.

* * *

Aux Editions Universitaires vient de paraître un livre audacieux au titre provocant: « L'Evangile sans mythe ». « Plus personne », estime l'auteur, « ne peut aujourd'hui prendre les Évangiles au pied de la lettre.

Assez d'hypocrisie. Il faut avoir le courage de dire tout haut ce que les spécialistes répètent en cachette: Oui, le miracle est indigne de Dieu ». Ce n'est pas la première fois qu'une telle polémique s'engage autour du Nouveau Testament. Marc, Luc, Matthieu et Jean se sont-ils comportés en historiens ou ont-ils mêlé mythes et paraboles aux faits vrais de la vie de leur Maître, afin de frapper l'imagination et de provoquer la foi de leurs disciples? Cette question est-elle essentielle, pertinente, opportune? N'arrache-t-elle pas aux fidèles le cadre concret dans lequel se déroulait leur vie spirituelle pour leur en fabriquer un autre? Ce faisant, ne sacrifie-t-elle pas à une mode, par laquelle — jeu sans but — notre civilisation veut à tout prix se justifier de son inaptitude à remettre en cause ses fondements? qu'il y ait eu dans les récits des évangélistes « mythologisation » ou non importe peu. Le Nouveau Testament est un témoignage de foi. Et c'est peut-être à cette foi que l'on en veut parce qu'elle débouche sur une règle de conduite. Une règle de conduite qui n'est pas uniquement religieuse, qui ne fuit pas le réel, mais qui n'est en aucune manière dépendante d'un monde en mutation. Une règle de conduite qui s'affirme donc principe d'action face à l'événement, fût-il de nature politique, économique ou militaire. Dans l'expression de cette foi, on ne saurait nier la marque indubitable du Centurion.

* * *

Sommes-nous pour ou contre l'éducation nouvelle? L'éducation nouvelle est la résultante de théories philosophiques, morales, psychologiques, pédagogiques et médicales ayant pour but de libérer l'enfant des routines et des préjugés. Il serait vain et injuste d'en nier tous les apports. Mais n'est-on pas allé trop loin dans la démythification de ce qui constituait les étais habituels d'une personnalité en devenir: principes fixes, guides connus, institutions stables, habitudes consacrées? Des mots chargés de potentiel moral, tels que conscience, honneur, probité, amour-propre, semblent ne plus « mordre » sur l'enfant et l'adolescent. A qui la faute? Mon propos n'est pas de critiquer les doctrines éducatives modernes, mais d'en souligner les conséquences pratiques. Toutes sont interprétées dans le sens d'une plus grande libération et d'une plus grande facilité; d'une plus grande libération où les forces instinctives peuvent se donner libre cours; d'une plus grande facilité faisant de tout travail un jeu non compétitif. L'autorité des parents ne sort pas fortifiée de ces séduisantes

théories où la notion de confiance et de liberté l'emporte sur celle d'effort et de conquête de soi-même. Et qu'en est-il de l'autorité de l'Etat, de l'Eglise, de l'Armée? N'est-elle pas, elle aussi, contestée, bafouée, ridiculisée? Si beaucoup ne se rendent pas compte que cette œuvre de démythification porte atteinte à des institutions qui devraient être synonymes de grandeur, certains s'en réjouissent en secret. La honte est jetée sur la noblesse de la fonction.

* * *

Il est d'autres entreprises de démythification et d'autres entreprises de démolition. Je veux parler de celles qui atteignent l'histoire, qui s'annoncent comme une « révision du passé » à la lumière des documents historiques mis récemment à jour. Je n'en ai pas aux méthodes de recherche, mais aux buts visés qui sont de détruire, et d'une manière volontairement choquante et violente, l'image de ceux qui ont fait l'histoire. « L'erreur la plus fâcheuse », écrivait déjà Ernest Renan, « est de croire qu'on sert la patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre ». Rien n'autorise certains, dont l'idéologie matérialiste tient lieu de morale, à se livrer à des interprétations, voire à des explications du passé au bénéfice de l'avenir qu'ils préparent. Et pourtant, nous nous passionnons pour tout ce qui est nouveauté, admirant la virtuosité de l'historien et le suivant jusqu'au bout de ses déductions, si peu convaincantes qu'elles soient en définitive. Le « Mais ne reste donc pas pucelle » par lequel un critique présente un récent ouvrage sur Jeanne d'Arc, illustre bien ce genre littéraire de reniement. Pour quelles raisons, cette héroïne qui s'était donné pour mission de réveiller le patriotisme de ses contemporains et y a providentiellement réussi au point d'en devenir le plus pur symbole, ne resterait-elle pas la jeune fille simple, dont la vie exemplaire nous a été enseignée? Serait-ce que cette exemplarité fût vraiment contraire à la vérité historique, ce qu'il est difficile d'admettre, ou qu'elle fût gênante pour une génération ne pouvant se rallier à un tel idéal, ce qui est plus plausible.

* * *

La démythification est donc à la mode, à une mode envahissante et dangereuse. Il faut bien déblayer avant de reconstruire disent ses partisans. Déblayer quoi, avant de reconstruire quoi? Si l'on donne en premier

lieu un caractère mythique, c'est-à-dire impératif et interpellatoire, aux valeurs morales, que ce soit en temps de paix ou dans la guerre, on voit immédiatement ce que l'on peut attendre de leur démythification: ni plus ni moins qu'une destruction. Faut-il considérer que leur absence ne laissera aucun vide, mais permettra l'éclosion, dans un cadre excessivement réel et matériel, de nouvelles raisons d'agir? Ce n'est pas ainsi, à mon sens, que l'on rendra l'espoir à une génération qui voit déjà dans l'avenir l'apocalypse la plus profonde du présent. A tous ceux qui ont renié les valeurs traditionnelles, à tous ceux qui ont perdu le sens spirituel, il faut réapprendre la manière, la vraie manière de pratiquer la vertu d'espérance. Car l'espérance ne se confond pas avec l'état de contemplation béate d'heureuses promesses, ou de bienfaits presque automatiques qui achèveraient l'histoire sans histoires. Non, l'espérance est une vertu virile par essence, puisque la volonté y joue un rôle capital. Qu'elle soit démythifiée par les dégringoleurs de pentes historiques, ne peut nous empêcher d'emprunter — ce qui demande l'acceptation de quelques règles morales — le chemin inverse et de remonter aux sources sacrées de cette grande espérance qu'est le patriotisme.

* * *

Depuis bientôt deux siècles, il n'est question que de la liberté de l'individu. Et jamais l'homme des sociétés évoluées ne s'est montré aussi dépendant des autres pour sa vie quotidienne que de nos jours. Il semblerait même qu'au culte de l'individualisme corresponde un enchaînement progressif de l'homme à une loi matérialiste, collectiviste de fait, au moins dans la sujétion qu'elle impose sur le plan de la technique et de l'économie. Mais aujourd'hui comme hier, l'homme, fait d'un corps et d'une âme, a des besoins biologiques et spirituels. Il n'est pas nécessaire de se piquer de philosophie pour discerner, à la lumière de l'expérience, que le partage rigide entre ses divers besoins s'avère extrêmement délicat. Dans le domaine de l'amour familial notamment, la frontière entre les aspirations instinctives et les aspirations rationnelles reste mouvante et ne cesse d'évoluer en fonction de l'âge et de la formation des enfants. L'amour de la patrie ne fait pas exception à cette règle, autant dans sa causalité que dans sa finalité, en dépit de son champ autrement vaste et varié.

* * *

Le nouveau-né ne choisit pas ses parents, pas plus que ceux-ci ne choisissent leur enfant. Des lois naturelles cependant régissent l'hérédité; elles conditionnent en quelque sorte, d'une génération à l'autre, les rapports d'affectivité instinctive alors que l'harmonie du foyer suscite les élans d'une piété filiale à laquelle l'esprit de l'enfant s'éveille de plus en plus. En milieu sain, il n'y a guère de doute que l'épanouissement des êtres d'une même famille découle d'un juste équilibre entre la satisfaction des besoins biologiques et l'accomplissement des aspirations spirituelles. Cette cohésion physique et morale des membres de la famille est d'autant plus forte que chacun, à l'intérieur du groupe, demeure conscient des menaces permanentes ou fortuites qui pèsent sur lui. Ainsi donc l'attachement biologique, puis intellectuel des membres d'un foyer, la conscience naturelle autant qu'acquise des dangers auxquels il est promis, le sens instinctif sinon réfléchi de la possibilité de le préserver, représentent les principaux critères du milieu familial. Telles sont également les constantes traditionnelles du patriotisme. N'est-ce point après saint Augustin au Vme siècle, saint Thomas qui écrivait déjà au XIIIme siècle, « après Dieu, l'homme est surtout redevable à ses parents et à sa patrie ».

* * *

Nul doute qu'à la base du sentiment patriotique, il y ait un réflexe vital. L'amour de la patrie procède à son origine d'un attachement primaire et spontané que les uns qualifient de charnel, car ses données biologiques sont certaines. En effet, tout être humain naît, grandit et vit sur un sol et dans un paysage qui sont ou deviennent le support et le cadre de son existence. Il doit la vie au sang de ses parents qui l'élèvent, le nourrissent et dont il reçoit en même temps que le langage, les premiers rudiments d'une formation. Et puis il s'épanouit dans une ambiance, elle-même modelée par le passé et qui, bien souvent, conditionne ses propres perspectives d'avenir. C'est enfin, par delà le suc de la terre, par delà l'hérédité du sang, par delà le moule du milieu, ce ciment que les hommes ont pétri de leurs mains au fil des ans et au gré des aspirations de leur cœur: la tradition, qui soude entre elles les composantes du patrimoine.

* * *

Rien n'interdirait de faire l'analyse de tout ce qui nous revient par filiation naturelle dans le culte de la patrie, en l'opposant à tout ce qui est acquis au prix d'un effort intellectuel et personnel. Et pourtant, nous ne franchissons pas le pas, car opposer la patrie charnelle à la patrie spirituelle, ce serait dissocier artificiellement ces deux notions sans égard pour la tradition qui intervient en premier lieu dans l'édification intellectuelle du patriotisme. Si séduisant ou même utile que cela puisse paraître aux modernistes et aux contempteurs de valeurs traditionnelles, dissocier l'éthique et le style d'un peuple de son histoire et de son sol demeure un acte parfaitement arbitraire et lourd de conséquences. La communion en un certain idéal, artificiellement dépouillé de toute assise charnelle, ne saurait susciter un patriotisme actif. Distinguer la forme intellectuelle de la forme « biologique » du patriotisme nous conduit donc à admettre que si ces deux formes coexistent bien, la première s'avère sans valeur, si elle ne repose pas sur la seconde et si elle ne consiste pas à conforter les intuitions naturelles par les forces de la raison.

* * *

A défaut de pouvoir préciser en une analyse rigoureuse les éléments organiques du patriotisme, l'histoire des affrontements sanglants qui en ont révélé l'intensité suffit pour s'en convaincre. Quand les peuples s'opposent les armes à la main, il n'est plus temps de s'interroger sur l'origine et l'essence du patriotisme: on ne peut plus qu'en constater sa plus ou moins grande vitalité. Le patriotisme ne peut s'expliquer que s'il est également susceptible de s'exprimer en un réflexe spontané ou acquis de défense. Il va de soi que cela suppose une certaine conscience de la vulnérabilité du patrimoine et des dangers qu'il court d'une part, un certain sens des conditions et de l'efficacité des mesures à prendre pour y parer d'autre part.

* * *

On a beaucoup reproché à nos historiens de n'avoir su voir dans le passé qu'une succession de luttes guerrières au détriment de l'étude des milieux sociaux. Pour judicieux que puisse paraître ce jugement, concédons qu'hier — et il n'est pas sûr qu'il n'en aille pas de même aujourd'hui — l'épanouissement des civilisations dépendait avant tout de l'aptitude des nations à résister aux conquêtes et aux partages. Une leçon que l'on ne

doit jamais oublier est que la prospérité d'une nation et le bien-être accru de sa population ne sont rien tant que les frontières de la patrie sont vulnérables. Des années de bien-être et de prospérité sont anéanties en quelques semaines par une armée ennemie qui ne trouve rien pour s'opposer à son invasion. Aussi bien devrions-nous rendre hommage à ces historiens démodés qui n'ont cessé de mettre en exergue cette loi d'airain à laquelle nulle société n'échappe: la lutte pour la vie.

* * *

Chez les peuples primitifs que régit encore le système tribal, on imagine aisément ce que signifie la défense d'intérêts communs, d'ordre territorial, économique ou religieux. L'individu n'y a point de peine à reconnaître le danger. Les moyens de s'y opposer ressortent de la pure tradition et des vertus belliqueuses du clan. Dans les sociétés évoluées du monde moderne dont nous sommes issus, et même déjà dans le monde médiéval qui a présidé à l'éclosion de la notion de patrie, la définition des intérêts réellement vitaux pour la communauté semble avoir, par voie de conséquence, infléchi les lignes de forces du patriotisme. Mais s'en tenir à cette solution demeurerait par trop simpliste. Il n'est pas permis de négliger, en ce domaine vital, le poids des événements et l'influence du progrès.

* * *

A une époque où les problèmes délicats de la circulation automobile ont quotidiennement les honneurs de la presse, où les programmes de l'industrie aéronautique font l'objet de fréquents débats, ce serait un truisme que de rappeler combien est différente notre existence comparée à celle de nos parents et grands-parents. Dès la seconde moitié du XIXe siècle, la commercialisation de la machine à vapeur dans les transports ferroviaires et la navigation maritime a bouleversé les communications. Exploitées à l'issue de la première guerre mondiale, vulgarisées après la seconde, les possibilités de l'aviation ont encore réduit les délais de voyage. Et le fait que l'automobile soit devenue, pratiquement et aux yeux de la majorité, le moyen indispensable de travail, de locomotion et de loisir mérite d'être noté. Au-delà des considérations philosophiques sur l'ingéniosité de l'homme qui, en si peu de temps, nous a procuré de telles facilités, est-il besoin de souligner le rétrécissement géo-politique

correspondant des nations du XIXe siècle. Toutes se retrouvent à une autre échelle. Relativement elles sont vingt-cinq, cinquante, peut-être cent fois plus petites... A priori, on serait tenté d'attribuer à ce resserrement relatif des frontières, vu sous l'angle du patriotisme, un coefficient favorable à une plus grande cohésion sociale, voire spirituelle de la communauté nationale. L'emprise accrue du pouvoir central, la multiplicité des échanges, le brassage humain enfin dus aux nouvelles possibilités de déplacement, seraient-ils facteurs de connaissance et de compréhension?

* * *

Avec la radio, chaque foyer dispose d'une source d'information susceptible de le tenir au courant et à tout moment de ce qui se passe en un point quelconque du globe. L'universalité de l'information appartient aux caractères typiques du monde civilisé. La vogue du transistor confère une omniprésence inégalée à la voix des ondes. Pour sensibles que soient les foules à la parole, elles le sont plus encore à l'image. Avec les moyens audio-visuels d'information — télévision, cinéma — à la perception intellectuelle d'événements s'ajoute l'impression d'une présence physique, de témoignages concrets. Aussi chacun, à tort ou à raison, se trouve-t-il mêlé à tout ce qui agite notre planète, chacun, à bon ou à mauvais escient, se croit en mesure de juger les choses et les gens bien au-delà du champ coutumier d'activité et de responsabilité. Dans l'hypothèse, en vérité assez théorique, d'une impartialité totale, et d'une exceptionnelle qualité de l'information, on voit mal de quel droit nous pourrions reprocher à nos concitoyens de s'intéresser à une actualité propre à l'ensemble de la nation ou du monde. Une meilleure connaissance de l'évolution mondiale serait-elle contraire à un patriotisme éclairé?

* * *

Pour être plus générale et plus marquée de nos jours, l'interdépendance économique des nations ne date pas d'hier. L'étroite solidarité des peuples industrialisés, en ce qui concerne la science et la technologie, apparaît désormais plus originale. Voici peu, le capital, la main-d'œuvre et les matières premières constituaient les valeurs classiques de la richesse productive et la plupart des industries continuaient sur la lancée des découvertes passées. Désormais, nous assistons à une accélération étonnante de la recherche scientifique qui, selon un économiste, « fait

maintenant partie du paysage industriel. Dans dix ans, une industrie qui n'aura pas de laboratoire sera condamnée ou absorbée. L'interdépendance d'une nation ne sera plus tant fonction des valeurs et des tonnages d'une production que du nombre de ses chercheurs ». Qu'en déduire? Sinon que le principe de la souveraineté nationale en matière économique se trouve chaque jour un peu plus écorné. Après l'abolissement quasi inéluctable des frontières de souveraineté, qu'en sera-t-il du patriotisme?

* * *

Le bouleversement du mode de vie, dû à la révolution matérielle des cinquante dernières années, introduit des données nouvelles en matière de défense. Cette révolution est d'ordre militaire, bien sûr, mais par sa nature même, elle embrasse tous les secteurs qui intéressent de près ou de loin la survie de la nation. Une loi immémoriale des sociétés humaines commande, en effet, que le progrès scientifique et industriel se mette au service de la technique des armements. Plus qu'autrefois peut-être, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les moyens perfectionnés de défense n'ont de valeur aujourd'hui que dans la mesure où ils correspondent à une volonté cohérente et communautaire de défense en tout domaine. L'armée n'est plus que l'expression militaire de cette volonté. Soit! Mais est-il nécessaire de l'insérer dans un système global de défense au risque de lui faire perdre son indépendance?

Jusqu'en 1945, l'évolution reste rythmée par le progrès. Sans doute l'aviation stratégique, l'aérotransport, le parachutisme avaient-ils engendré de nouvelles techniques d'utilisation de la troisième dimension, soit pour l'anéantissement du potentiel industriel de l'adversaire ou de sa volonté de défense, soit pour l'enveloppement vertical des forces combattantes. Sans doute les armes s'étaient-elles multipliées, développées, perfectionnées et avaient-elles acquis une redoutable efficacité. Mais, si puissants, si évolués qu'aient été les moyens matériels mis en jeu, à l'avant sur les troupes, comme à l'arrière sur les populations, l'essence et les principes de la guerre ne s'éloignaient point d'un classississme traditionnel. La deuxième guerre mondiale ne devait pourtant pas s'éteindre en Asie sans qu'un coup de théâtre annonçât la fin d'une époque et donnât le départ de la course aux armement atomiques. Les conséquences révolutionnaires du fait atomique sur la stratégie sont connues. Que furent ses effets sur le mode de penser des hommes vivant sous sa menace?

* * *

A cet égard, Karl Jaspers dénonce « la tentation de la passivité » ou « le dépit qui mène à la résignation », car beaucoup ajoute-t-il « voudraient se débarrasser du problème militaire en ne le prenant pas au sérieux » et « se soustraire à la tâche qui incombe à l'homme ». Il est indéniable que le fait nucléaire a altéré notre instinct de défense en lui enlevant ses exigences traditionnelles. Il nous a intoxiqués par sa permanence et sa capacité destructrice. Il est devenu une arme psychologique dont les effets sur l'âme sont comparables à ceux qu'il a sur le corps. Il nous empêche de distinguer les aspects multiformes du phénomène-guerre qui sera atomique ou ne sera pas. Il nous cache l'actualité subversive, vers laquelle la réalité des faits nous commande de tourner nos regards. En dépit de notre réputation d'intelligence, nous subissons à un degré extraordinaire une révolution militaire qui pourrait paralyser notre réflexe de survie, facteur fondamental du patriotisme. Pour être un sentiment d'appartenance à une entité historique, ce réflexe n'en est pas moins un instinct de sauvegarde vis-à-vis de tout ce qui nous menace. Que peut-il subsister du patriotisme dès lors qu'on ne distingue plus la nature du danger?

* * *

Dans le tourbillon des courants de la pensée moderne, comment démontrer la pérennité du patriotisme à la lueur de l'actualité afin qu'il prenne valeur de principe d'action? Il importe d'abord d'en rétablir la légitimité dans toute sa simplicité originelle. Cette légimitité découle de son fondement religieux, auquel rendent implicitement hommage les doctrinaires athées du monde moderne. Quand le besoin s'en fait sentir, ceux-ci n'hésitent pas à exploiter le réflexe patriotique tant ils sentent qu'il appartient par delà les positions théoriques, à ce qu'il y a d'inaliénable dans la nature humaine. Il importe ensuite d'en dégager la notion de plénitude, car le patriotisme procède de l'âme et du corps, et de la volonté d'assurer leur survie. Amputé de ses racines physiques, le patriotisme, comme la famille, ne peut que s'étioler. Frustré de ses prolongements psychologiques, le patriotisme, comme la famille réduite à l'instinct animal, ne peut que s'avilir. Privé de son réflexe de défense, le patriotisme, comme un amour sans valeur, mérite de disparaître au gré d'autres séductions. Il importe enfin d'en souligner la primauté. Parce

que l'amour de la patrie dans sa légitimité est essentiel à la vie humaine, il s'assure de droit une place préférentielle dans la hiérarchie des valeurs.

* * *

Sur le plan du temporel s'entend, la primauté du patriotisme résulte, elle aussi, de l'ordre naturel. Et cette primauté de sentiment est telle qu'elle comporte le privilège, exorbitant pour certains, d'exiger tous les sacrifices de l'homme, y compris sa vie, pour la sauvegarde de la patrie. Doit-on citer, à l'appui de la thèse de la pérennité du patriotisme, le dynamisme? Certainement, puisque le patriotisme, pour se survivre à lui-même, doit demeurer un amour vivant, en perpétuel devenir. L'homme ne vit pleinement qu'à condition de se dépasser lui-même. Pour ce faire, il n'est point question d'une marche solitaire: l'homme n'appartient-il pas à une famille, cellule élémentaire de la société? Mais tout dépassement qui consisterait à détruire sa propre famille et partant sa société naturelle pour atteindre à la félicité supposée d'une communauté plus étendue relèverait de la démence. Pour respecter l'ordre de la nature dans le mouvement en avant, on ne saurait se dégager des lois de la vie et envisager l'avenir hors des données concrètes du passé.

* * *

Libre à nous d'admirer ou de critiquer les convictions de nos ancêtres avec cette souveraine autorité que confère l'étude des hommes hors du temps. Force nous est cependant de rendre hommage à l'intensité de leurs vertus patriotiques. On peut discuter à perte de vue sur la nature et la somme des vertus qui s'attachent au patriotisme. Leur choix est d'ordre subjectif. Ce qui frappe avant tout, dans le patriotisme, c'est sa virilité. Si brutale que soit l'expression, elle n'en rend pas moins, sans équivoque possible, cette qualité de l'honneur par excellence qui situe la patriotisme hors de toute mièvrerie sentimentale et loin de toute philosophie désincarnée. De même que la virilité physique et morale est le caractère fondamental de l'homme sain, l'attachement à la patrie est l'apanage de l'homme équilibré. Le propre du patriotisme viril, c'est de nourrir une foi vive en certaines valeurs spécifiques de la patrie; c'est de s'engager résolument pour les promouvoir et les défendre à l'exclusion de tout attentisme civique; c'est de souscrire aux règles d'un honneur privé et public qu'exige la primauté de ces valeurs spécifiques; c'est enfin

d'accepter les plus grands sacrifices personnels au titre d'une espérance commune du bien supérieur de la patrie.

* * *

Faute de convictions, il ne saurait y avoir « engagement ». Faute d'une foi, instinctive et réfléchie, en la patrie, celle-ci n'apparaît plus que comme une société anonyme et administrative à laquelle on demande tout pour ne lui accorder, en contrepartie, que ce qu'elle exige. Dès que l'idéal de la patrie ne s'impose plus à l'âme, il n'y a aucune raison que l'intérêt individuel lui cède le pas. Le patriotisme athée voudrait logiquement que l'on devienne anarchiste. L'expérience montre que l'on se réfugie plus volontiers dans une sorte d'attentisme face à l'événement. Car ce qui meurt d'abord dans le patriotisme, c'est la foi et la combativité, parce que toutes deux, à un titre quelconque, procèdent de la volonté de s'engager. Un certain civisme de façade peut encore subsister. Rien ne valant la peine de rien, on se contente d'accepter une discipline, peut-être parce que les écarts d'une désobéissance comportent plus d'inconvénients personnels que les contraintes de l'ordre établi. Mais on se refuse au risque total, parce que les dangers d'un assaut sont sans comparaison avec la menace encourue pour lâcheté ou passivité. Un instant de honte, au reste aléatoire, est vite passé. Une vie de confort s'achète bien à ce prix.

* * *

Comme d'autres sentiments humains, l'honneur se vit, se cultive et se nourrit autant de sa propre sève que de son engagement. Plus qu'un simple sentiment, l'honneur représente un principe moral, support d'une éthique où il s'avère simultanément critère de jugement et principe d'action. Sur le plan de la morale naturelle, l'honneur incarne le principe de cohérence par excellence, parce qu'il implique la notion d'unité de la conscience face à l'événenent quel qu'il soit. Ainsi donc, au travers des disciplines formelles, — institutionnelles, juridiques ou fonctionnelles — l'honneur constitue la clé de voûte d'une éthique globale. Et si les premières disposent, dans leur champ propre d'application, d'instruments de direction et de coercition, l'éthique de l'honneur ne bénéficie que de moyens plus intuitifs que déductifs pour répondre à l'imprévu. Faute de solutions et de sanctions aux problèmes posés, refuser de céder aux sollicitations de la facilité, aux tentations de la lâcheté et aux séductions du compromis, porte la marque de l'honneur.

* * *

Dès que la primauté de la patrie cesse d'être affirmée, les raisons d'un engagement prioritaire pour sa sauvegarde s'estompent: on se contente tout juste de subir à contrecœur les obligations civiques imposées par l'Etat. Dans cette ambiance de passivité, le code de l'honneur se trouve relégué au rang d'accessoires de théâtre. Si, au contraire, le patriotisme repose sur une foi vive, l'engagement à son service sera d'autant plus franc — et la fidélité à l'honneur sera d'autant plus ferme — que sera mieux entretenue, dans l'âme de chacun, la flamme de l'espérance. La pratique du culte des ancêtres, si respectable soit-elle, si utile même pour asseoir les convictions et les traditions n'exige pas la vertu d'espérance. Un amour de la patrie, réduit à cette pratique, ne serait que le patriotisme mort de vieillards désabusés. Au contraire, animé du souffle de l'espérance, l'amour de la patrie s'ouvre sur l'avenir et justifie les efforts et les sacrifices consentis à son bénéfice. La pérennité de la patrie sous tous ses aspects en dépend. L'espérance dans le patriotisme est en somme la jeunesse du patriotisme. « L'espérance », à écrit Georges Bernanos, « c'est de faire face ».

* * *

Qu'on le veuille ou non, le patriotisme n'est pas un jardin secret au fond du cœur de chacun de nous. Il nous appartient, en tant qu'officier, de l'exprimer, de le traduire, dans cette communauté qu'est l'armée, par une morale spécifique. Le métier du soldat est, en effet, unique dans sa finalité. Son patriotisme a, de ce fait, son propre style: les grands discours ne portent point sur la troupe, tout au contraire, ils l'étonnent et la gênent. Sous l'uniforme, le patriotisme s'exprime avant tout par la fidélité à la collectivité, dont on fait partie. Sous l'uniforme, le patriotisme n'est efficace que dans la mesure où il éclaire l'individu sur ce qu'il sent, mais n'aurait pu exprimer faute de réflexion ou de vocabulaire. S'il s'exalte parfois par de judicieuses et émouvantes évocations, par des cérémonies réglées par un rituel solennel, c'est pour mieux coordonner les énergies éparses. Il est un principe d'action, mais un principe d'action empruntant au respect des formes qu'impose la hiérarchie et à l'exemple que doivent donner les chefs, la force, mythique peut-être, de combattre et de vaincre.

* * *

Le patriotisme de l'officier est autoritaire, il doit l'être avec rigueur pour lutter contre la multiplicité et la puissance des causes de désagrégation morale. Il doit l'être avec intelligence pour introduire dans l'armée plus de foi, plus de dévouement et plus d'honneur. Il doit l'être avec continuité pour faire des hommes qui vivent le même idéal et honorent les mêmes vertus civiques. Le raisonnement et la vue claire des choses ne suffisent pas pour entraîner un groupe à l'action; il faut savoir susciter des sentiments et des passions; il faut savoir promouvoir des idées ou protéger des réalités. En effet, si l'esprit se nourrit d'idées, le subconscient de la troupe se repaît d'images et ce sont les images qui suscitent l'action. Le chef se décide pour des motifs rationnels, mais il doit inventer, choisir les mythes qu'il suggérera à ses hommes. Il n'y parviendra que s'il sait persuader sa troupe qu'elle veut réellement le devoir. « Un chef doit être un marchand d'espérance », a dit Napoléon. Pour l'officier, le vrai nom du commerce de l'espérance, c'est le patriotisme, lequel trouve ainsi sa place dans l'exercice de son commandement, dont il prend naturellement le caractère d'autorité.

Le patriotisme de l'officier est traditionnel et traditionnaliste tout à la fois. A la tradition, il emprunte ses légendes, ses mythes et ses coutumes. Au traditionnalisme, il emprunte la connaissance de vérités que la seule raison ne saurait découvrir. Mais s'il s'élève au-dessus de la raison, il ne renonce pas à elle. Il l'intègre à l'action en lui incorporant les plus hautes valeurs morales. Le commandement militaire voit, dans tous les problèmes qu'il traite, les valeurs morales s'offrir à lui comme des données de premier rang. Il lui faut donc se préoccuper de les gérer et de les régénérer car, comme toutes les autres forces, elles s'usent et se dégradent avec le temps. Il ne faut pas que la jeunesse sous les drapeaux se referme de plus en plus sur un monde matérialiste, où le patriotisme n'a plus de place. Que l'évolution de la science et des techniques remette sans cesse en cause le cadre politique, militaire, économique et social dans lequel les jeunes générations sont nées et sont appelées à vivre, rien de plus naturel. Mais la droite raison nous impose de rejoindre les leçons de l'histoire pour recommander de n'accepter qu'avec la plus grande circonspection les formules miracles qui résolvent les problèmes sans système hiérarchique et sans contribution personnelle. L'expérience montre que toute infidélité à la tradition entraîne en la matière une dégradation.

* * *

Le patriotisme de l'officier est exemplaire. Il peut donc et servir d'exemple et servir d'avertissement. L'exemple est le résultat d'une éducation militaire sans faille. Il est multiple et permanent dans les formes et les modalités, qui touchent à la tenue et au comportement. Il est une religion que se fait l'officier, moins pour asseoir son autorité que pour veiller en lui-même à la discipline de sa troupe. L'avertissement s'adresse à ceux qui ironisent sur les aspects extérieurs du métier militaire, sur le prestige de l'uniforme et qui estiment que le courage ne peut trouver sa source qu'en des instincts pervers. Il s'adresse aussi à ceux qui accusent la vie militaire de briser et de déformer les caractères, de marquer la victoire de la brute sur l'homme et créer, chez les combattants, les désordres psychologiques les plus graves. Il s'adresse enfin à ceux qui proposent de « déshonorer la guerre », d'en faire un acte dépravé commis par des hommes faibles et misérables et de la réduire au champ clos d'un avilissement collectif. Le patriotisme de l'officier, par son caractère exemplaire, doit justifier la place du soldat dans la cité.

* * *

Bien que l'époque des patries enfermées dans un nationalisme jaloux de tout apport étranger appartienne à un passé révolu, le patriotisme de l'officier ne peut encore passer ni par la voie européenne, ni par celle du monde. S'il se limite aujourd'hui à la seule indépendance du pays, à la seule défense d'une morale nationale et à la seule justification de la neutralité armée, ce n'est point par passivité et ignorance. L'officier porterait-il en lui une sorte d'insularité mentale qui le met à l'abri de tout idéal-refuge? Il sait qu'on ne construit pas dans la confusion et sur les illusions des bons sentiments: on bâtit sur un sol ferme, celui du pays. Disposant d'une telle assise, il peut dire avec Gonzague de Reynold « je n'ai pas peur de la guerre, de la révolution, de l'avenir: la vie est monter et non pas à descendre ». Cette attitude est contraire à toutes les tentatives de démythification. Elle illustre la maxime selon laquelle ce qu'il y a de plus juste dans une cause, c'est la façon de la défendre. Elle est une dimension sacrée dans l'horizon de l'officier.

Colonel divisionnaire DÉNÉRÉAZ